

Préface à *Géographie de l'homme-terre*

Olivier Lechat

Nous nous connaissons si peu, Olivier et moi. Nous avons d'abord correspondu par le moyen d'un "réseau social" auxquels il confie semaine après semaine nombre d'écrits, réflexions ou poèmes, associés à chaque fois à un visuel de son cru – Olivier est aussi photographe. Ces réseaux, il ne les évoque pas dans ce recueil, préférant nous atteindre par des parfums envoûtants, des breuvages inébranlables, des matières velouteuses ou chamarrées, des sons effleurés ou froufrouants, des teintes bigarrées... Puis, nous nous sommes rencontrés à Paris à l'occasion d'un de mes concerts. Avant de nous y rendre nous avons pris un verre au Paris Europe, rue de Rome, lui une bière, moi de l'eau. Il est toujours surprenant de voir quelqu'un "en vrai" après des mois d'échanges virtuels. Nous ne nous sommes rien dit d'essentiel, nous avons juste fait connaissance, vraisemblablement déroutés par ce basculement du virtuel au réel. Ce n'est que plus tard, lorsque Olivier s'est déplacé de sa Normandie jusqu'à chez moi dans le Morbihan, que, décontractés, sensibles, fantasques, graves et joyeux, nous nous sommes ouverts en toute liberté. J'ai alors pu faire le lien entre lui et l'univers qui baigne ses écrits et ses photos. Il m'avait découvert à travers mes compositions musicales, je l'avais appréhendé par ses écrits et ses visuels, et là nous conversions sur tous sujets.

Nous nous connaissons si peu et pourtant, lisant entre les lignes de son ouvrage, guidé par "le chat" qui se faufile au fil des pages, je pense en avoir percé les secrets et l'intimité... L'animal, du haut de sa félinité, espérant passer incognito, se manifeste sous divers déguisements : il est tour à tour chat-antilope, chat bleu, chat bleu-gris, chat rose, chat noir, chat-huant en baskets roses, chat des nuits cosmétiques, chat errant, chat d'outre-tombe. Pas tout à fait dupes, nous le démasquons à chaque apparition !

Avec *Géographie de l'homme-terre*, le poète, à la fois félin, sphinx et archange des villes, nous livre le récit de son cheminement, depuis le sombre constat du chaos de sa destinée face à une humanité déshumanisée et des absurdités de son royaume, jusqu'à l'espoir, mesuré, d'un monde meilleur malgré l'implacable progression du temps et le vieillissement. Pour nous entraîner à sa suite – car notre poète marche

infatigablement, inconsidérément, encore et encore, et toujours – il convoque une « cosmologie d'absurdes chimères ». Cependant il s'interroge. Doit-il délaisser la réalité pour s'abandonner au rêve ? Et ce besoin de s'extraire du réel proviendrait-il de brûlures émotionnelles endurées au premier âge, brisures enfouies d'enfant blessé ? D'ailleurs, l'enfance s'invite davantage que le chat dans ces pages où le poète questionne ses origines et sa condition, conscient toutefois que, pour atteindre le rêve, il lui faut se confronter à la réalité, c'est-à-dire suer, penser, aimer.

Mais quel sens donner à la vie, quelle destination, et quelle relation entre corps et âme et leur possible unité ? Trop de dualités occupent notre homme qui oscille entre masculinité et féminité, cœur et raison, chair de l'univers et sang de la vie, apparence et essence propre, corps passionnel et être spirituel... Existe-t-il un point d'équilibre ? Le poète progresse dans ses mondes comme drogué de songes, ivre de désirs. Pour lui, si la vie est irrationnelle, absurde, illusoire, il faut pourtant vivre coûte que coûte en restant soi-même et sans renier son corps « nu, érotique, pornographe ». Il invite tout corps, quel qu'il soit, quoi qu'il ressente et quelle qu'en soit la condition, à vivre sa vie de chair et de sang, à résister, à y croire, croire en l'homme-terre, à se libérer, s'élancer, se révéler, en un mot être. Face aux censeurs, aux moralisateurs, à ceux qui veulent tout codifier, au « Monopoly institutionnel », au pénitencier de la morale, aux certitudes qui endiguent tout – il va même jusqu'à exprimer son dégoût pour une humanité sans conscience –, qui inventera ce monde nouveau, construira un avenir où « l'être humain puisse prouver qu'il est possible de vivre en liberté en dehors des formes figées de la société », comme l'a écrit Stig Dagerman dans *Notre besoin de consolation est impossible à rassasier* ?

Pour se diriger dans ce monde d'ombre et de lumière, monde désaxé, le poète, ballotté par des flots d'incertitude et d'incompréhension, voguant sur des océans de larmes, s'invente des empires fantasmagoriques, de nouvelles saisons, des chimères, des formes improbables de matières diaprées et des bribes d'émotions. Mais le spleen, la mélancolie et la solitude habitent cet être,

corps-nomade, qui, nuitamment, arpente les trottoirs. On reconnaît là l'expérience des nuits d'errance et de déambulation dans la ville, à vadrouiller, battre le pavé en quête de divines aventures, à flirter « avec des hommes, des femmes extraordinaires ». On croise aussi quelquefois, ici ou là, tout de rose colorés, garçons, chats, lapin, chaussettes et baskets de chat-huant. Cette soif de rencontres, instants de voluptés éphémères, transparait tout au long du recueil parfois à demi-mot, reflets d'une vie cachée à l'abri des censeurs et des moralisateurs, et plus souvent en pleine lumière : désir, blandice, amour, passion, fusion, jouissance, nudité, Éros, libertinage, grivoiserie, débauche, luxure, licencieux, érotique...

Afin de tenir le rythme et défier le temps, notre poète ressent l'irrépressible besoin de s'abreuver, sirotant ou buvant. Appelant Bacchus et Dionysos à la rescousse, il se désaltère, pocule, s'alcoolise, s'enivre, se saoule et chavire, soif inextinguible de lait, thé, bière, vin, mêlé-casse ou gnôle – d'ailleurs, *Soie de foudre* n'est-il pas une ode au vin et à l'ivresse ? Boire pour oublier ? Non, plutôt par colère. Car, même vacillant, pris d'un vertige d'égarements et consumé au feu des déraisons, notre bougre, qui n'a pas perdu la mémoire, a l'énergie d'exhorter et lancer des imprécations, encourager à la révolte, l'insoumission et la résistance, livrer des conseils pour nous inciter à construire un autre avenir.

Évoquant mémoire et avenir, passé, présent et futur, le poète écrit, à l'instar de Platon, que « le temps est l'image mobile de l'éternité immobile ». Il note aussi que « le temps c'est l'avenir ». Augustin d'Hippone, s'interrogeant dans *Confessiones*, déclare qu'il n'y a que « deux temps, le passé et l'avenir ; mais que sont-ils, puisque le passé n'est déjà plus, et que l'avenir n'est point encore ? Quant au présent, s'il était toujours présent, et ne tombait point dans le passé, il ne

serait plus le temps, mais l'éternité. » Notre poète, qui évolue dans des mondes parallèles, n'envisage l'éternité qu'au pluriel car, lorsqu'il la pense au singulier, soit elle est éphémère, soit dans sa quête d'un monde libertaire il n'en reste que quelques gorgées pour y croire !

Géographie de l'homme-terre se lit comme on explore un site géologique avec ses strates. On y décèle, sous le paysage présent, des existences passées, des traces de cataclysmes, des bouleversements de terrain. On y devine des vies arrêtées, fossilisées, cohabitant avec des organismes toujours vivants. Dans les couches sédimentées de sa conscience, le poète réveille Sapiens pour le confronter à l'homme humanoïde et au robot organique. Il rend palpable l'ombre, le fugace, le furtif ; perceptible l'ineffable, l'éphémère, l'improbable ; tangible l'irréel ; visible le néant, l'inexploré, l'infini. Il nous embarque vers des au-delà en cascade : outre-dérive, outre-mer, outre-monde, outre-tombe, outre-vie. Il va même jusqu'à nous offrir, avec esprit, la parenthèse animalière *Vie de vache*.

De poème en poème, il vogue beaucoup, notre homme-terre, sans boussole, à la recherche d'un improbable équilibre. Avec ses illusions en bandoulière, il vole, s'envole, virevolte, papillonne, puisant à toutes les cultures, à tous les mondes, accueillant toutes les différences. Il voyage aussi pour exister, et la rédemption semble pouvoir advenir en pays Dogon, en Laponie, en Amazonie, sur les rives du Mékong, sur les hauts plateaux du Quechuas ou à Saint-Louis du Sénégal.

Pour lui, une seule consigne : coûte que coûte, vivre, revivre, et faire renaître le grand homme, le grand sage.

Denis Dufour
Brandivy, janvier 2023